

CRU

DU TRAVAIL

À Ivry-sur-Seine, le rendez-vous du chemin de randonnée urbain (CRU) est devenu une petite institution. Avec ces balades au sein de la ville, le but est de regarder l'organisation urbaine autrement. Pour ce cru d'automne, c'est la thématique du travail qui a guidé nos pas.

Observer ce qui ne se voit pas d'un coup d'œil distrait. Passer devant une usine désaffectée où travaillaient essentiellement des femmes et s'interroger sur leurs conditions de travail. Traverser la rue, regarder un immeuble en construction et s'interroger sur les ouvriers qui l'ont construit. Les chemins de randonnée urbains, appelés CRU, sont une pratique courante à Ivry-sur-Seine, ville populaire du Val-de-Marne. Initiés par l'association Ne pas plier, en 1998, les CRU ont pour thèmes : les écoles, les frontières, les services publics, l'habitat, le chômage, les espaces verts... Manquait à cette longue liste le travail.



La Structure du travail et la ville

« Dans cette ville, ce thème a toujours été une préoccupation première », explique le maire PCF, Pierre Gosnat, sur le parvis de la mairie, devant une trentaine de marcheurs. « À une époque de la politique d'aménagement de l'Île-de-France, on a voulu séparer les fonctions de production et de résidence. Il y a eu la désindustrialisation massive des années 1970, jusqu'aux années 1995, qui a fait perdre à notre ville 80 % de ses emplois et de ses activités de production. Il a fallu aussi se bagarrer contre la spéculation foncière, favoriser l'activité secondaire et accompagner les mutations du travail. »



Travail et précarité : le travail des femmes

En cette journée ensoleillée d'automne, la Manufacture des œillets marque la première étape de cette balade urbaine. La grande bâtisse en briques rouges aux grandes vitres abritait, au XIX^e siècle, une fabrique de porte-plume et d'œillets métalliques. À l'époque, la main-d'œuvre ouvrière était féminine et déjà précaire. Annick Coupé, syndicaliste et porte-parole de Solidaires, commence donc par tordre le cou à cette idée répandue selon laquelle (les femmes) « ne travaillaient qu'en temps de guerre ». Leurs conditions de travail ont-elles évolué ? « On a eu beaucoup de lois sur l'égalité salariale, mais aujourd'hui, force est de constater qu'il existe une différence moyenne de 25 % à situation égale », fustige-t-elle. D'autant que l'inégalité salariale s'amplifie au moment de la retraite avec un écart qui atteint jusqu'à 40 % entre les hommes et les femmes. Orientation dans des filières professionnelles spécifiques, temps partiel subi, doubles journées, partage inégal des tâches... « La conciliation entre la vie professionnelle et la vie familiale, c'est un leurre. Quand on est caissière ou femme de ménage avec un temps de travail éclaté, il n'y a pas de choix, pas de conciliation possible. Et le pire, c'est qu'il existe une vraie tolérance sociale à ces inégalités, que ce soit d'ailleurs dans la tête des patrons ou chez les syndicats... » D'un siècle à l'autre, l'invisibilité d'une catégorie de travailleuses perdure. Peu qualifiées, les femmes sont une cible de choix pour un système de sous-traitance qui les appauvrit et les essore.



On bosse ici, On reste ici

Nous nous éloignons de la rue Raspail. Quelques mètres plus loin, nous atterrissons face un chantier d'immeuble en construction entouré de grillages et de barrières de sécurité, rue du Colombier. Ici, ce sont des hommes, des travailleurs immigrés du bâtiment, « *les plus vulnérables* » dont le sociologue Nicolas Jounin va parler (1). « *Ces travailleurs sont maintenus dans une pseudo-clandestinité. En réalité, ils sont très bien connus de l'État. La dilution et la clandestinisation s'opèrent plutôt du côté des patrons et c'est ce qui rend très difficiles les luttes.* » À ce titre, l'histoire de M. Doucouré, doyen des grévistes sans papiers en 2008, illustre bien la violence des politiques migratoires. Il arrive du Mali en 1969 et travaille comme ouvrier sur la chaîne de Renault-Billancourt. Avec un titre de séjour, il reste en France jusque dans les années 1980, date à laquelle il est licencié. M. Doucouré devient sans papiers et se voit obligé de rentrer au Mali pour y passer vingt-trois ans. Il revient en France en 2003 et travaille sur des chantiers via des missions d'intérim. « *La sous-traitance permet de transformer des contrats de travail en contrats d'entreprise, qu'on peut rompre plus facilement. Quand Bouygues dit qu'il n'emploie pas de sans-papiers, c'est vrai car il passe par des sous-traitants. À la différence des travailleurs sans papiers du nettoyage ou de la restauration, dont le patron direct n'a eu d'autre choix que de les régulariser...* ». On y est au cœur des chantiers. L'histoire minuscule de M. Doucouré prend son envol dans le récit de Nicolas Jounin. Il entre dans notre paysage intime et redessine la géographie sensible d'Ivry. Notre regard change puis s'ajuste aux coulisses du système bien rodé de l'industrie du bâtiment. La balade reprend son cours.

Faire entendre ce qui est dans le bruit des gens

Le compositeur de musique, Nicolas Frize prélève dans le monde du travail la matière sensible de ses œuvres. Il nous raconte que quand il entre dans le monde du travail, ce compositeur hors norme commence par écouter. Écouter ce que les hommes et les femmes ont à dire de plus sensible sur leur métier. Pas si simple de dépasser la parole convenue. Aller chercher le petit détail, le moindre geste, celui qu'on répète tellement qu'on n'y



pense même plus. Dans le parcours de randonnée urbaine, Nicolas Frize accueille les marcheurs à l'atelier de l'office public d'habitat, une des haltes du parcours. Une des salles d'expo abrite des numéros du journal Travail. On reconnaît la patte du graphiste Gérard Paris-Clavel. Ce journal « collectif et proliférant » se décline par thèmes, comme les CRU. Le langage, le corps, la fonction et la personne, l'arrêt, la pause, la suspension... Tout est parti de la création d'une œuvre musicale sur l'homme au travail en 2008. À partir d'entretiens menés avec une soixantaine de personnes dans les bureaux ou les ateliers. Puis a germé l'idée d'un journal où les mots, les phrases, les témoignages de ces travailleurs tiendraient une belle place. Le groupe « *Être sujets dans son travail* », auquel appartient Nicolas Frize, diffuse sans limites ces paroles. « *Écouter ces lieux révèle ce dont on n'a pas conscience car on est pris dans les causalités du quotidien. Du coup, on fait disparaître le travaillant et son métier avec. Au travail, on ne parle pas du travail. Alors que, lorsqu'on en parle, on produit de la pensée. Un jour, un salarié m'a dit : "Ce que je vous ai dit, je ne le savais pas ! C'est dans la circulation de parole que l'on mobilise une intelligence, une créativité, c'est un outil militant incroyable* », explique l'artiste. À contre-courant, Frize saisit « *cet équilibre humain si décalé au travail* ».

HOMMAGE AU TRAVAIL

Cette fois, on gambade plus longtemps et plus loin. Direction le square de l'Insurrection, situé à Ivry-Port, où se trouve un piédestal : « *Hommage au travail, 1911.* » Monument sans statue, puisque celle-ci a été enlevée et fondue sous l'Occupation pour fabriquer des armes. Ici, c'est au tour de Martin Thibault (2), sociologue, d'analyser l'évolution des rapports au travail, via une enquête menée sur les ouvriers des ateliers de maintenance des trains de la RATP, leurs liens au patron, aux syndicats, leur vision du travail. Par le prisme générationnel. « *Le travail ouvrier n'est pas l'univers préféré des jeunes. Ce qui est très net, c'est que les pratiques et l'attachement au travail ne sont plus les mêmes. Ce qui provoque des tensions entre jeunes et anciens. Ces derniers voient les jeunes d'un mauvais œil parce qu'ils entrent dans les logiques managériales. Ils ont le sentiment que la qualité du travail est mise à mal.* » L'incompréhension règne car, pour le sociologue, les jeunes ne sont pas « *devenus naturellement individualistes mais y ont été poussés par un encadrement violent, visant à éteindre la culture de résistance* ». Gérard Alezard à qui on a donné le dernier mot, conclut « *Le travail est aujourd'hui est sur*

le devant de la scène. Si la conscience est générale sur les effets de cette crise, le silence est assourdissant sur les causes et surtout sur les solutions. L'intervention « de chacun sur la chose de chacun », pour gagner un nouveau le travail. »

Des gouttes commencent à tomber sur les graviers. La balade prend fin et Ivry-sur-Seine n'est déjà plus la même.

Ixchel Delaporte, *journaliste*

1. Coauteur du livre « *On bosse ici, on reste ici! La grève des sans-papiers: une aventure inédite.* » Éditions La Découverte, 2011. 2. Auteur du livre « *Ouvriers malgré tout: Enquête sur les ateliers de maintenance des trains de la Régie autonome des transports parisiens* » édition Raisons d'Agir 2013

